

renseignements qu'on refusait doucement de lui donner, et, résignée à ne pas savoir davantage, elle pleurait maintenant sa mère avec une nouvelle amertume.

Pascal déclara froidement à Sabine qu'il se chargeait pour toujours de Juliette, la débarrassant ainsi d'un "renfermé vivant."

Bien que la façon dont il accentua ce dernier mot fut plutôt attristée qu'agressive, Sabine le releva avec aigreur.

—Monsieur de Guerras, quelle que soit l'opinion qu'il vous plaise de conserver de moi, et dont je n'ai cure, sachez que j'ai mis mon honneur à défendre celui de notre famille... honneur que vous auriez travaillé avec joie à détruire, si, dès le premier jour, je n'avais veillé.

Elle le salua de la tête, sans rien rabattre de son inexorable orgueil, et rentra dans la chambre de Laurent.

Ils ne se virent plus.

—Ma chère, disait Mme Forster à miss Barbara, savez-vous quelle est la plus cuisante épine qui mord en pleine vanité ma belle nièce Sabine ?

—Non, répondit distraitemment la jeune fille, qui passait triste et songeuse au milieu de ces catastrophes de famille.

—C'est un mari ridicule, vieux, laid, qu'elle n'aime pas, qui lui pèse, qui l'étouffe de sa bêtise satisfaite et n'aura même pas l'à-propos d'en faire, de longtemps, une veuve consolable.

—Elle est toujours fort convenable avec lui.

—Oh ! l'orgueil la conseille. Au fond, elle hait ce mari dont l'opulence l'a tentée, dont la nullité l'exécède et dont la tendresse l'écœure.

—C'est une expiation ! murmura la jeune Américaine.

Mme Forster, miss Barbara, Juliette et Pascal montèrent ensemble dans la calèche de la Verrière qui les conduisit à Vienne.

En gare seulement, ils devaient se séparer, ces dames allant passer une partie de l'hiver dans le Midi, l'avocat et sa pupille retournant à Paris.

Juliette pleurait d'avoir à quitter miss Barbara, mais n'avait aucune hésitation à suivre son parrain, son défenseur, son culte.

Profondément attaché à l'orpheline, Pascal acceptait avec la joie grave du devoir à remplir la tâche qui lui incombait. De lui seul, désormais, cette enfant allait dépendre. Lui seul devait pourvoir à son éducation, à sa dot, à son bonheur.

—Grande affaire ! Pascal, disait la vieille dame, tandis que les jeunes filles échangeaient leurs dernières tendresses parlées sur le quai de la gare de Vienne.

—Je le sais, ma tante. J'espère toutefois la mener à bonne fin, avec l'aide de la Providence.

—Vous avez assez de cœur et de volonté pour cela.

—Juliette me rend ce devoir moins difficile par son dévouement et sa docilité.

—Elle est raisonnable et bonne, c'est vrai. Ces derniers événements ont beaucoup agi sur sa sensibilité ; je la trouve pâlotte ; qu'allez-vous faire pour rétablir cette petite santé-là ?

—Mais... un médecin... je consulterai... je ferai...

—Vous ne ferez rien qui vaille, mon pauvre ami. Comment voulez-vous, dans votre ménage de garçon, entourer cette enfant des soins nécessaires ? Outre que ce sera fort gênant pour vous et tout juste convenable pour elle, vous n'y entendez absolument rien.

—C'est trop vrai. Vous admettez cependant que, la voyant souffrante, je ne vais pas l'enfermer tout de suite dans un pensionnat parisien.

—Faites mieux.

—Quoi donc ?

—Donnez-la-nous pour l'hiver, voulez-vous ? L'hiver lui sera très bon dans le Midi.

—Oh ! ma tante... à votre âge, un enfant peut contrarier vos habitudes.

Je compte bien ne pas m'en mêler. Barbara l'aime déjà et s'en chargera bien volontiers.

—Il est certain que pour le bonheur de l'enfant... si miss Barbara pousse la bonté jusqu'à consentir...

—Barbara ! appela la vieille dame.

L'Américaine accourut.

—Faites enregistrer le bagage de Juliette avec le nôtre nous l'emmenons à Hyères.

Miss Barbara rougit de surprise, Juliette pâlit un peu.

—O mon parrain ! fut tout ce qu'elle put dire, en le regardant avec des yeux navrés.

—Allons allons ! mon idée vient à point pour sauver ce pauvre Pascal de complications de plus d'un genre ! pensa la vieille dame en tapotant les joues de la fillette.

Pascal lui prouvait doucement que c'était un bonheur inespéré pour sa santé, pour son éducation, que cette hâte charmante d'hiver sous un beau ciel, entredes mains savantes et dévouées.

—Ne pleure pas reprit Mme Forster, ton parrain viendra te reprendre dès le printemps au Corsier.

Le train de Marseille entra en gare.

Ces dames y montèrent suivies de la nouvelle petite voyageuse dont le cœur gonflé flottait entre deux sensations diverses.

Mains serrées, adieux rapides ; le train de Paris était déjà signalé.

Mme Forster se pencha à la portière.

—Au printemps, au Corsier ! cria-t-elle.

Miss Barbara, accotée dans l'angle du wagon, répéta comme un écho mélancolique :

—Au printemps, au Corsier !

ÉPILOGUE

Quand vint le printemps, sur cette agreste et poétique ceinture du lac de Genève que boudent les villas coquettes et les sides verdoyants, les premières feuilles tendres et frileuses amenaient moins d'allégresse dans la nature réveillée que d'espérances dans deux cœurs jeunes et purs.

—Il va venir ! disait Juliette avec assurance.

—Viendra-t-il ? pensait avec trouble miss Barbara.

Mme Forster n'avait vraiment pas l'air d'y songer à cet être attendu qu'on ne désignait pas davantage, et peut-être y songait-elle plus encore que ses petites amies.

Elle était positive, on le sait ; les romans lui plaisaient peu, mais, quand par hasard elle en ouvrait un, rien au monde ne le lui eût fait quitter avant la dernière page.

—Là, voilà qui est terminé ! disait-elle alors avec un soupir de soulagement.

Elle avait imaginé, parfois, qu'elle serait fort soulagée si elle pouvait écrire "Fin" au bas du Roman de Pascal.

Il l'intéressait, ce garçon bizarre, qui avait des convictions religieuses si fortes, une loyauté si absolue, un cœur si dévoué. Elle n'avait encore rien rencontré d'aussi complet que cette honnêteté sans décors, que cette vertu sans phrases.

Quand Pascal de Guerras apparut un matin d'avril au Corsier, ce ne fut peut-être pas elle la moins satisfaite.

Quelle douce arrivée et quel accueil !... Toutes les mains ouvertes, toutes les lèvres souriantes, tous les yeux émus.

Juliette, grandie, embellie, métamorphosée en une charmante jeune fille de treize ans, intelligente et sérieuse sous les vêtements de deuil qu'elle portait toujours, avait failli s'élançer à son cou dans un élan enfantin, qu'un subit accès de timidité changea en une longue étreinte de leurs deux mains affectueusement unies.